

35

# THÉÂTRE

## REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE

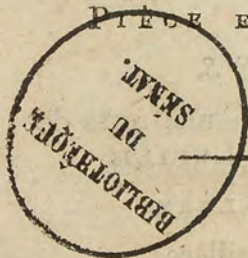


LIBRAIRIE EGALITE

FRATERNITE

LES FOURBERIES  
MONACALES,

PIÈCE EN TROIS ACTES.



---

A C T E U R S.

Dom RENARD , prier.

Dom ROLET , procureur.

Dom GOURMET.

Dom SUCRÉ.

VALÈRE , amant de mademoiselle LUCILE , et officier de la garde bourgeoise.

M. DE RICHEMOND , chevalier de Saint-Louis , invalide.

Des Grenadiers bourgeois.

Leur Capitaine.

Le Suisse du couvent.

A C T R I C E S.

Mademoiselle BÉNIGNE , maîtresse de pension de mademoiselle LUCILE.

LUCILE , amante de VALÈRE.

Madame JAVOTTE , écaillère.

Madame MATHURINE , fermière.

---

*La scène est dans une salle attenante le parloir. Il y aura une grande porte en face , qui sera celle du cloître , et une petite sur le côté , qui sera celle du parloir.*

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIÈRE.

Mademoiselle BÉNIGNE (*en robe brune, bonnet à grands papillons et manchettes longues*), LUCILE, et VALÈRE *en uniforme.*

VALÈRE.

Quoi ! Lucile , vous pourriez abandonner un amant qui vous adore ?

LUCILE.

Je vous aime , je l'avoue , je desire vous éprouver ; mais si vous étiez à ma place , ah ! Valere , vous seriez bien embarrassé.

VALÈRE.

Eh ! quel est l'homme assez barbare pour vous contraindre de vous marier avec quelqu'un que vous ne connaissez pas ?

LUCILE.

Mon oncle , le Prieur , m'a élevé depuis

mon enfance. Il veut m'établir , n'est-il pas juste de déférer à ses volontés ? vous pouvez être assuré que mon cœur n'y est pour rien.

VALERE.

Que vais-je donc devenir ? ô divinité de mon âme ! je ne pourrai survivre au malheur de vous perdre.

LUCILE.

Ah ! Valere , soyez raisonnable.

VALERE , *avec vivacité.*

Je fuirai loin de ces lieux , et vous ne me reverrez jamais.

LUCILE.

De grace , modérez vos transports ; où pouvez - vous être mieux qu'au sein de votre patrie ? on aura toujours du plaisir à vous voir.

VALERE.

Non ; j'irai me joindre aux braves Brabançons , et m'exposant à tous les périls , je trouverai une mort inévitable , qui ne peut être que la seule consolation pour un cœur en proie à un amour malheureux.

MADemoiselle BÉNIGNE.

Ne vous désespérez pas , monsieur Valere , il peut y avoir de la ressource.

V A L E R E.

Ah ! mademoiselle Bénigne , daignez parler à Lucile , en ma faveur ; elle vous écoutera. Docile depuis long-temps à vos leçons , elle suivra vos conseils qui ne peuvent que m'être favorables.

MADemoiselle BÉNIGNE.

Je ne puis lui conseiller quelque chose qui répugne à la délicatesse de ma conscience. C'est bien assez de lui permettre de vous parler devant moi. Vous devez m'en savoir bon gré , car cela ne m'est jamais arrivé. Il faut que vous m'ayez bien plu. D'ailleurs , elle a une bouche ; de plus , elle a un cœur , et quand on aime , je crois qu'on doit avoir bien du courage.

L U C I L E.

Que voulez-vous que je fasse , mademoiselle ? dois-je m'exposer à encourir la disgrâce de mon oncle ? s'il n'était que mon oncle , je lui résisterais , parce qu'avec le

temps je regagnerais son amitié ; mais il est moine , et vous m'avez toujours dit , que les moines ne pardonnaient jamais.

VALERE , *avec précipitation.*

Eh ! que doit nous importer la haine des moines , pourvu que nous vivions l'un pour l'autre , et que nous soyons heureux d'ailleurs ; puisqu'on les fait rentrer dans le monde , ils deviendront plus doux , plus traitables. On ne les verra plus troubler la paix des ménages , et si cela leur arrivait encore , nous avons tous des épées. (*En portant la main sur la garde de son épée.*)

### S C E N E I I.

Madame JAVOTTE écaillère , mademoiselle LUCILE , mademoiselle BÉNIGNE , et VALERE.

Madame JAVOTTE , *entrant avec vivacité , et arrêtant le bras de Valere.*

Doucement donc , comme il va ce biau monsieur , voudrait-il tuer la nièce de mon-

sieur le Prieur ? Ou bien , est-ce qu'il croit qu'on fait l'amour l'épée à la main ? apparemment que c'est la mode, depuis qu'on s'en sert pour faire faire de bonnes écritures pour le pauvre peuple. (*En parlant à mademoiselle Bénigne.*) Et cette sainte mijaurée , qui est là tranquille , elle le laisse faire. Parlez donc , mademoiselle , croyez-vous que nous ne voyons pas vos deux grands yeux , sous vos papillons de dévotion : oh ! que vous savez bien les tourner en coulisse quand vous voulez ; plus d'un directeur s'en est bien trouvé , n'est-ce pas ?

Mademoiselle B É N I G N E.

Ma bonne , je ne vous dis rien.

Madame J A V O T T E.

Je suis sa bonne à présent , parce que je lui dis ses vérités.

L U C I L E.

Madame Javotte , mademoiselle est ma maîtresse de pension.

Madame J A V O T T E.

Excusez, mademoiselle Lucile, je croyais

qu'elle n'était pour rien dans vos affaires ;  
en tout cas je lui pardonne , parce qu'elle  
a élevée une demoiselle bien aimable.

VALERE.

Ah ! madame Javotte , si vous connais-  
siez la situation de mon cœur , vous seriez  
bien éloignée de croire , que j'ai voulu faire  
le moindre mal à l'adorable Lucile. Je l'aime,  
et sans espoir. ....

MADAME JAVOTTE.

Pourquoi donc ? vous autres militaires  
bourgeois ! il vous faudrait si peu de chose ,  
pour vous désespérer ? C'était bon pour des  
officiers à talons rouges. Oh ! quand nous  
nous sommes aimés avec Jacquot , il a bien  
fallu que nous nous épousâmes ; le diable  
n'aurait pas pu nous en empêcher.

VALERE.

C'est bien pis ici ; c'est un moine qui  
s'y oppose.

MADAME JAVOTTE.

Ah ! bien , je commence à désespérer ;  
( à Lucile ) mais ce n'est pas monsieur le  
Prieur , mademoiselle Lucile.

LUCILE.

LUCILE.

Hélas ! c'est lui-même.

Madame JAVOTTE.

Qui veut-il donc vous faire épouser ? un Bacha à trois queues ? est-ce que ce grand garçon-là n'est pas assez bien bâti ?

LUCILE.

Un vieux officier invalide , qui a une jambe de bois , une main de fer , un œil de verre , et un menton d'argent.

Madame JAVOTTE.

Je ne croyais pas si bon goût à monsieur le Prieur. Mais si la fantaisie prenait à cet officier de la vieille fêraille , de faire un don patriotique de son menton , peut-être votre oncle n'en voudrait-il plus pour son neveu ?

LUCILE.

Il le voudrait encore.

Madame JAVOTTE.

J'y vois clair à présent ; c'est que monsieur le Prieur veut vous marier pour lui , et non pas pour vous , les prêtres et les moines auront toujours des nièces et des

B

cousines. C'est un vieux péché d'habitude dont ils auront bien de la peine à se corriger, à moins qu'on ne les marie.

LUCILE, *avec un air d'étonnement.*

Que dites-vous là , madame Javotte ?

Mademoiselle BÉNIGNE.

Peut-on parler comme ça devant une jeunesse ?

Madame JAVOTTE, *à mademoiselle Bénigne.*

Je sais ce que je dis ; il n'y a plus d'enfans.

VALERE.

Madame Javotte a deviné juste ; elle les connaît bien.

Madame JAVOTTE.

Oh ! ça ne sera pas ; vous vous marierez ensemble. (*à Lucile*) Entendez-vous , ma belle amie ? (*à Valere*) Et vous , mon grand garçon , je vous le promets , que je vous embrasse . . . et tenez-vous droit. Un officier ne doit avoir l'air d'un élève de l'école militaire.

VALERE.

Que je vous aurai d'obligation , madame

Javotte ! Lucile et moi , nous vous regarderons comme une seconde mère. Mais , comment vous y prendrez-vous ? en parlerez-vous à monsieur le Prieur ?

MADAME JAVOTTE.

Je ne lui en ouvrirai pas la bouche : les moines sont trop fins ; il chercherait quelque détour dont nous ne pourrions pas nous méfier. Ne vous inquiétez de rien ; ce sont mes affaires. Sortez ; je crains que monsieur le Prieur vous surprenne ici. Je vais vous rejoindre dans l'instant ; et vous , mademoiselle Lucile , feignez de consentir à tout ce que votre oncle exigera de vous.

### SCENE III.

LE PRIEUR , LE CHEVALIER invalide ,  
madame JAVOTTE , LUCILE , et mademoiselle BÉNIGNE.

LE PRIEUR , à Lucile.

Je vous ai fait venir , ma chère nièce ,  
pour vous présenter monsieur le chevalier.

qui veut bien vous faire l'honneur de vous donner sa main.

LUCILE , *avec dédain.*

Monsieur le chevalier a bien des bontés.

LE CHEVALIER , *d'une voix quarrée et tremblante.*

Permettez , mademoiselle , à un vieux militaire de vous présenter ses hommages ; et de vous assurer que toutes les blessures qu'il a reçues dans vingt batailles , ne sont rien en comparaison de celles que vos yeux ont faites à son cœur.

LUCILE.

Je suis fâchée , monsieur , de vous avoir fait tant de mal ; je voudrais ne vous avoir jamais vu.

LE CHEVALIER.

Votre candeur m'enchanté , et je me félicite d'avoir vécu soixante et quinze ans pour faire notre bonheur réciproque.

LUCILE.

Puissiez-vous être heureux tout seul !

LE CHEVALIER.

La belle âme !

LE PRIEUR.

C'est mademoiselle Bénigne qui l'a élevée ; et l'on peut dire qu'elle a remplie sa tâche avec honneur.

Mademoiselle BÉNIGNE.

J'ai toujours recommandé à mademoiselle , de faire la volonté de son cher oncle.

LE PRIEUR.

Mademoiselle a toujours inspiré à ma nièce de l'éloignement pour ces jeunes étourdis , qui ne savent que pirouetter , et pincer leurs jabots.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Monsieur le chevalier doit être bien persuadé qu'il est le premier qui ait fait naître , dans le cœur de mademoiselle Lucile , du goût pour le mariage.

Madame JAVOTTE.

Il est biau ; pour le premier , il a bon tour.

LE PRIEUR.

Madame Javotte , je ne vous croyais pas là. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

MADAME JAVOTTE, *en se frottant les mains, et lentement.*

Jedis, monsieur le Prieur, que tout ce que vous faites est bien ; que vous aimez le solide ; qu'enfin vous voulez marier l'expérience avec la jeunesse . . .

LE PRIEUR.

Aussi j'ai eu soin de ménager monsieur le Chevalier pour ma nièce, et c'est un galant homme qui la regardera comme son enfant.

MADAME JAVOTTE.

(*A part*) Garre qu'il ne devienne enfant lui-même. (*Plus haut à Lucile*) Vous avez raison, mademoiselle Lucile, de vous marier avec monsieur le Chevalier ; du moins vous aurez un mari qui n'ira pas chercher fortune ailleurs, et en vérité, aujourd'hui, on n'est assuré que de ce qu'on tient.

LE PRIEUR.

Madame Javotte a toujours été d'un bon conseil.

LUCILE.

Madame Javotte a bien des bontés de s'intéresser à ce qui me regarde.

LE PRIEUR, *à madame Javotte.*

Mais c'est qu'outre son mérite personnel, monsieur le Chevalier a, au moins, deux bons mille écus de pension par chaque bataille où il s'est trouvé.

MADAME JAVOTTE.

Oh ! oh ! monsieur le chevalier roule donc carrosse ?

LE CHEVALIER, *à madame Javotte.*

Non, madame ; j'ai encore bon pied et bon œil.

LE PRIEUR.

Monsieur le Chevalier a raison ; et si j'étais à sa place depuis que les charrons et les selliers ont pris l'habit de la nation, j'aimerais mieux me traîner que de les faire travailler.

MADAME JAVOTTE.

Doucement, monsieur le Prieur, ne touchez pas sur cette corde ; car je suis

bonne patriote ; et je n'entendrais pas raillerie. J'ai accompagnée mes camarades à Versailles , et je pourrais bien vous amener à la porte de votre couvent une procession qui ne vous amuserait guères.

LE PRIEUR.

Je ne vous fâchez pas , madame Javotte.

MADAME JAVOTTE.

Je ne me fâche pas ; mais c'est que quand il s'agit de la nation , je dénoncerais mon propre père , s'il était traître.

LE PRIEUR.

Vous savez que nous donnons ce soir un repas , pour conclure le mariage de ma nièce ; apportez-nous de bonnes huîtres.

MADAME JAVOTTE.

Je venais chercher vos ordres ; vous serez content.

LE PRIEUR.

Je me suis aperçu que , depuis que vous fournissez votre troupe nationale , nous ne sommes plus si bien servis ; elle mange vraisemblablement les huîtres , et vous nous apportez les écailles.

Madame

MADAME JAVOTTE.

Vous vous trompez, monsieur le Prieur ;  
c'est qu'au couvent vous avez tous plus  
grande panse que grands yeux. (*Elle sort.*)

---

SCENE IV.

LE PRIEUR, LE CHEVALIER ;  
mademoiselle LUCILE, mademoiselle  
BÉNIGNE.

LE CHEVALIER.

Cette commère n'a pas sa langue dans  
sa poche.

LE PRIEUR.

C'est une femme tout-à-fait serviable.  
Elle est l'amie de notre maison depuis plus  
de quinze ans. Quand nous avons quel-  
que petit régal à faire sans l'annoncer au  
son de la cloche ; sa chambre ne nous est  
pas inutile.

LE CHEVALIER.

Je vous ai toujours connu monsieur le  
Prieur, pour un homme prudent et sage.

C

LE PRIEUR.

Vous me connaîtrez toujours le même ;  
et ma nièce se fera un devoir de mettre  
à profit tous les bons avis que je lui ai  
donnés pour vous plaire.

LE CHEVALIER.

Vous avez , sans doute , instruit made-  
moiselle , de toutes mes qualités physi-  
ques et morales.

LE PRIEUR.

Ma nièce n'ignore de rien.

Mademoiselle BÉNIGNE.

J'ai instruit mademoiselle Lucile sur  
tous les articles du mariage.

LE CHEVALIER.

A ces traits , on reconnaît vos élèves ;  
mademoiselle. (*Le Chevalier veut sortir ;  
le Prieur l'arrête.*)

LE PRIEUR.

Monsieur le Chevalier , nous avons à  
parler d'affaire , demeurez un moment.  
(*à sa nièce et à mademoiselle Bénigne*)  
Ma nièce et mademoiselle Bénigne , je vous  
attends à souper. (*Elles sortent.*)

---

SCENE V.

LE PRIEUR et LE CHEVALIER.

LE PRIEUR, *tirant des parchemins de sa poche, et les remettant au chevalier.*

Voici, monsieur le chevalier, les titres de noblesse que je vous ai promis.

LE CHEVALIER.

Datent-ils de bien loin dans les siècles passés?

LE PRIEUR.

Nous avons fait prendre origine à votre famille au siècle de Jules César.

LE CHEVALIER.

Mes descendans pourront dont prétendre à être chevaliers de Malte, comtes de Lyon, de Strasbourg, quoique je ne sois qu'un officier parvenu?

LE PRIEUR.

Sans contredit.

LE CHEVALIER.

On ne pourra pas m'en contester l'authenticité?

## LE PRIEUR.

Ne craignez rien. Il y a plus des trois quarts des familles nobles en France , qui nous doivent leur ancienneté , et qui s'en sont bien trouvées. Je vous dirai même sous le secret , que ce sont de pareils titres , fabriqués par nous-mêmes , qui nous ont assurés nos possessions , nos seigneuries et nos fiefs.

## LE CHEVALIER.

Mais , comment faites - vous ? ces parchemins paraissent avoir plus de cent ans , quoiqu'il y ait à peine huit jours qu'ils soient écrits.

## LE PRIEUR.

Nous les suspendons pendant plusieurs jours dans la cheminée , et la fumée leur donne cet air d'antiquité qui est si respectable. Croyez-moi ; c'est un secret qui nous a valu beaucoup d'or.

## LE CHEVALIER.

C'était pour votre ordre la vraie pierre philosophale.

LE PRIEUR.

Je vous en réponds. Conservez-les soigneusement ; car , quoi qu'il en soit , l'ancienne noblesse aura toujours des prérogatives , et vous vous ferez reconnaître dans le temps.

LE CHEVALIER.

Je ne manquerai point d'en faire usage.  
( *Il met ses titres dans sa poche.* )

LE PRIEUR.

Vous voyez à présent que les choses vont au mieux.

LE CHEVALIER.

A merveille.

LE PRIEUR.

J'espère que nos conventions tiendront , et que nous n'aurons point de difficultés.

LE CHEVALIER.

Point de difficultés.

LE PRIEUR.

C'est bien moi qui serai le maître de la maison ?

LE CHEVALIER.

De la maison.

LE PRIEUR.

Qui serai chargé de la dépense?

LE CHEVALIER.

De la dépense.

LE PRIEUR.

Qui présiderai à la table?

LE CHEVALIER.

A la table.

LE PRIEUR.

Qui tiendra les clefs de la cave?

LE CHEVALIER.

De la cave.

LE PRIEUR.

Qui ordonnerai aux domestiques?

LE CHEVALIER.

Aux domestiques.

LE PRIEUR.

Qui occupera le petit appartement voisin de celui de ma nièce?

LE CHEVALIER.

De votre nièce.

LE PRIEUR.

C'est convenu ; je vais tout préparer ,  
pour hâter le moment de votre bonheur.

## S C E N E V I.

LE CHEVALIER, *parcourant le théâtre  
en riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Comme il y va monsieur le Prieur. Il lui faut tout. La cave, la table, et la petite nièce. Ah ! ah ! ah ! ah ! C'est bien un vieux militaire qui a fait ses caravanes, qu'on peut attraper si aisément. Quand une fois je tiendrai ma poulette, je ne tarderai pas à lui faire mesurer l'escalier. C'est un petit bien que je conserverai soigneusement, et pour le conserver, il faut que personne n'y touche. Ah ! dom Renard, je serai aussi fin que vous. Vous aurez beau lever le nez en l'air, vous ne verrez la petite nièce, pas même aux croisées. Ce ne sera pas le premier moine que j'aurai attrappé. J'en ai vu bien d'autres dans les villes où j'ai été en garnison. Oh ! le bon temps que la jeunesse.... Cependant, je n'ai point à me plaindre de ma vieillesse. Avoir une petite femme de dix-

sept ans pour se réchauffer , et pouvoir gronder à son aise , ce n'est pas être malheureux. Outre cela , vingt bons mille francs , volés sur une manse conventuelle , et des titres de noblesse d'une fabrique de moines ; mes camarades de l'hôtel voudraient bien connaître des Prieurs à ce prix. Mais ils ne pourront point m'accuser d'avoir fait un mariage contre l'honneur. Je ne suis pas comme ces chevaliers qui épousent de vieilles chanteuses ou de vieilles danseuses , pour légitimer des bâtards , et cela pour une petite pension qui payerait à peine leur tabac ; et il leur est permis de manger une fois tout au plus dans l'année avec leurs femmes d'hasard. Oh ! la folie , la folie ! (*il sort en riant*) Ah ! ah ! ah ! ah !

---

ACTE

---

ACTE SECOND.

---

## SCENE PREMIÈRE.

Mademoiselle BÉNIGNE.

**E**NFIN , mademoiselle Lucile va donc se marier , et elle a deux maris qui se présentent , un jeune et un vieux. Elle est bien heureuse. Si son oncle pouvait la forcer de se décider pour le chevalier. Madame Javotte serait bien sotte , avec toute sa langue ; et moi , je n'en serais pas fâchée ; car Valère est trop aimable pour épouser une étourdie pareille , et s'il voulait , nous pourrions bien nous arranger ensemble. Je suis lasse de vivre fille ; quand les moines seront une fois partis , je ne les reverrai plus. Du moins , j'aurai quelqu'un pour me tenir compagnie , et puisque l'on dit , qu'à présent tous les contraires se rapprochent , je puis bien espérer d'épouser un officier.

D

Oh ! le plaisir de me promener , tenant sous le bras un jeune cavalier à épaulette. Il faut que j'en parle à M. le Prieur , il me doit de la reconnaissance , pour avoir élevée sa nièce , et je ne doute point qu'il n'y prête les mains ; nous nous sommes toujours assez bien entendus ensemble. Essayons , je l'entends ; (*elle regarde*) mais c'est monsieur Valère. .... Qu'il a bonne mine !

---

S C E N E   I I.

Mademoiselle BÉNIGNE , VALÈRE.

VALÈRE.

Je suis charmé , mademoiselle , de vous rencontrer ici.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Je venais parler de vous à monsieur le Prieur.

VALÈRE.

Je venais prier monsieur le Prieur de m'accorder la main de sa nièce , et de vous

donner la somme qu'il destinait pour sa dot , en récompense des soins que vous en avez prise.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Vous avez bien des bontés , mais je ne sais pas si vous ferez bien. ....

VALÈRE.

Pourquoi ? monsieur le Prieur fera deux heureuses à la fois.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Monsieur Valère , il faut que je vous parle en fille d'honneur , en fille désintéressée : Lucile n'est point la femme qui vous convient.

VALÈRE.

Pour quelle raison ?

Mademoiselle BÉNIGNE.

Elle est très-coquette.

VALÈRE.

C'est de son âge.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Elle est d'une vivacité qu'on ne peut exprimer.

VALERE.

Elle n'en est que plus aimable.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Elle ne fait que rire , chanter , danser.

VALERE.

Elle n'en plaira que davantage.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Elle a la tête pleine de romans.

VALERE.

Elle n'en aimera qu'avec plus d'ardeur.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Son oncle lui a cependant défendu d'en lire.

VALERE.

Il a eu tort.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Pourquoi donc ?

VALERE.

C'était agir contre son propre ouvrage.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Qu'entendez-vous par-là ?

VALERE.

Comment , vous ne savez pas , mademoiselle , que les moines sont les premiers

auteurs des romans. Lorsqu'ils habitaient, dans les siècles barbares, ces riches abbayes qui étaient comme autant de forteresses au milieu des campagnes, on les voyait en sortir, accompagnés de leurs serfs, faire main-basse sur-tout ce qu'ils rencontraient, enlever les troupeaux et les femmes. Lorsque le peuple s'avancait pour réclamer ce qui lui appartenait, et se mettait en disposition d'assiéger les couvens, les moines présentaient sur les murs leurs chasses d'or et d'argent. Aussi-tôt le peuple béat se prosternait humblement, mettait bas les armes, et n'osait avancer plus loin. De-là l'origine de ces châteaux enchantés, de ces contes de Fées, enfin de ces romans que monsieur le Prieur défendait à sa nièce de lire.

Mademoiselle BÉNIGNE, *en riant.*

Voilà du nouveau pour moi : je crois que c'est une invention de votre part, pour excuser mademoiselle Lucile.

VALERE.

C'est la vérité de l'histoire dans tout son

jour. D'ailleurs , qu'ai-je besoin d'excuser ,  
Lucile , lorsqu'elle n'est point coupable ,  
et qu'elle ne le sera jamais à mes yeux ?

Mademoiselle BÉNIGNE.

On a bien raison de dire , que l'amour  
est aveugle.

VALERE.

Il doit être indulgent.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Cependant une fille solide conviendrait  
mieux à un jeune homme.

VALERE.

Elle peut avoir son mérite.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Une fille dans mon genre , par exemple.

VALERE.

Sans doute , mademoiselle ; c'est pour  
m'éprouver ce que vous dites.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Je n'ai jamais su employer des détours.

VALERE.

Quelque chose que vous puissiez me  
dire , mademoiselle , vous me trouverez  
toujours attaché à Lucile , et vous ne pour-

rez que lui rendre un bon témoignage des sentimens d'affection que j'éprouve pour elle , et que rien ne pourra jamais faire changer.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Mademoiselle Lucile est heureuse ; mais on pourrait faire plus de cas qu'elle de vos sentimens.

VALERE.

Je ne la croirai jamais ingrate.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Elle est nièce d'un Prieur ; c'est tout dire.

VALERE.

Vous l'avez élevée ; voilà ce qui me rassure.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Elle n'a jamais voulu suivre mes avis.

VALERE.

Elle sera plus docile dans la suite.

---

---

SCENE III.

LE PRIEUR, VALERE , mademoiselle  
BÉNIGNE.

LE PRIEUR.

Ah ! ah ! mademoiselle Bénigne, vous êtes  
en bonne compagnie ; je vous félicite.

Mademoiselle BÉNIGNE.

C'est la première fois que j'ai l'honneur  
de me trouver avec monsieur l'officier.

VALERE.

Je faisais mon compliment à mademoi-  
selle , de l'aimable élève qu'elle a formée,  
et qui a le bonheur de vous avoir pour  
son cher oncle.

LE PRIEUR.

Il est vrai que ma nièce n'est pas indif-  
férente ; mais d'où la connaissez-vous ?

VALERE.

Dès la première fois que je l'aperçus  
venir ici , mes yeux se trouvèrent d'intel-  
ligence avec mon cœur. J'ai fait part de  
mes

mes sentimens à mademoiselle ; et elle m'a fait espérer que vous pourriez bien être favorable à mon amour.

LE PRIEUR.

Mademoiselle s'est un peu avancée.

Mademoiselle BÉNIGNE.

J'ai dit à monsieur l'Officier , que la main de mademoiselle Lucile était promise ; mais que s'il voulait absolument se marier , vous pourriez bien consentir à ce que.... je....

LE PRIEUR.

Ah ! j'entends , à ce que vous épousiez monsieur l'Officier ; volontiers. Ce sera pour moi une double fête , puisque je vous regarde comme une seconde nièce.

V A L È R E.

Permettez , mademoiselle.....

LE PRIEUR.

Mademoiselle a toujours été trop modeste pour supporter une déclaration en forme.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Monsieur l'Officier est trop honnête pour s'exprimer plus ouvertement.

E

V A L E R E.

Souffrez de grâce que je m'explique.

LE PRIEUR.

Je n'ai pas besoin d'explication pour savoir que je suis , on ne peut pas plus, satisfait de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance des services que vous nous avez rendus.

V A L E R E.

Je ne crois pas.

LE PRIEUR.

Pardonnez-moi. Je sais que vous avez repoussé les brigands , qui voulaient assaillir notre maison , avec un courage incroyable ; et c'est un acte d'héroïsme qui est plus précieux à mes yeux , et plus utile à la patrie , que la prise de la bastille.

Mademoiselle B É N I G N E.

Monsieur l'Officier est plein de courage.

LE PRIEUR.

Monsieur l'Officier est digne de vous. Allons , en faire part à ma nièce , et nous nous rejoindrons tous au souper pour finir.

MADemoiselle BÉNIgNE.

Ce soir, monsieur l'Officier, nous nous verrons.

LE PRIEUR.

Vous serez heureux. (*Valère les regarde sortir, et reste comme stupéfait.*)

---

SCENE IV.

VALERE, *lentement.*

Voilà un bon tour... A-t-on jamais vu rien de pareil?... c'est-à-dire, que cette demoiselle Bénigne m'épousera malgré moi.... Elle en viendra à bout, si je n'y prends garde.... Qu'est-ce que c'est que d'avoir affaire à une dévote et à un moine?... Quand nous délivrera-t-on de ces êtres si dangereux dans la société. (*Il apperçoit Lucile, et court vers elle.*)

---

SCENE V.

LUCILE et VALERE.

VALERE, *lui prenant la main.*  
Ah ! ma chère Lucile !

LUCILE, *le repoussant.*  
Laissez-moi.

VALERE, *avec surprise.*  
Comment !

LUCILE.  
Vous êtes un ingrat.

VALERE.  
Qu'entends-je ?

LUCILE.  
Je ne veux plus vous voir.

VALERE.  
Eh ! qu'ai-je fait ?

LUCILE.  
Vous feignez de m'aimer , tandis que  
vous en allez épouser une autre.

VALERE.  
Je prends le ciel à témoin , que je n'aime  
que ma chère Lucile.

LUCILE.

Je sais tout ; vous ne pouvez plus m'en imposer.

VALERE.

C'est une énigme pour moi.

LUCILE.

Vous êtes venu vous-même demander à mon oncle mademoiselle Bénigne en mariage ; il vous l'a accordé , et vous m'abandonnez au vieux chevalier. Je ne puis en douter. J'étais cachée derrière le paravent dans le parloir , et j'ai entendu la conversation qu'ils tenaient en rentrant ; je me suis glissée , sans qu'ils m'aient vu , et j'accours vous faire tous les reproches que vous méritez.

VALERE.

Soyez assurée , ma chère Lucile , que je ne suis pour rien dans leur projet , et que j'aimerais mieux mourir que de vous abandonner.

LUCILE , *avec vivacité.*

Vous soutiendrez encore votre perfidie ; tandis que vous devez vous marier pas plus tard que ce soir.

SCENE VI.

Madame JAVOTTE, LUCILE et  
VALERE.

Madame JAVOTTE, *arrivant toute essoufflée, jette un gros paquet sur un banc, et court vers Lucile et Valère en s'essuyant.*

Comment, je vous trouverai toujours à vous disputer ; que sera-ce donc, quand vous aurez six mois de mariage ? Je crois que la tête tourne à la jeunesse d'aujourd'hui.

VALERE.

Vous êtes arrivée à propos, madame Javotte, pour faire ma paix avec la charmante Lucile.

LUCILE.

Non. Je vous en veux trop.

Madame JAVOTTE, *à Lucile.*

Ah ! ça, point de rancune, si vous voulez que je me mêle de vos affaires, et ne faites point la bête. (*à Valère*) Eh ! bien,

qui est-ce qui irrite cette belle enfant contre vous ?

VALERE.

Je vais vous rendre les choses dans la plus exacte vérité , et vous verrez si Lucile a de quoi se fâcher. Je venais ici pour faire mes tentatives auprès de monsieur le Prieur. J'y ai rencontré mademoiselle Bénigne , à qui j'ai communiqué mon dessein , mais elle a cherché à m'en détourner ; d'abord , en me disant beaucoup de mal de Lucile ; ensuite , en m'insinuant qu'elle m'aimait , et que je devrais me marier avec elle. J'ai cru que c'était une plaisanterie de sa part. Monsieur le Prieur est arrivé sur ces entrefaites. Elle lui a fait entendre que je venais la demander en mariage. Il l'a cru , et vous pensez bien qu'il y a consenti sur le champ. Aussi-tôt sans me donner le temps de m'expliquer , pas même de dire un mot , ils sont partis comme un éclair , en me disant : *ce soir vous serez heureuse*. Et voilà le moment où Lucile les a entendu parler ensemble.

Madame JAVOTTE.

N'est-ce pas là une bonne ruse de dévotion ? Nous autres bonnes gens , qui faisons notre petit devoir tout uniment , en imaginerions-nous jamais de pareille ? Je crois que le diable les tente à tous quarts d'heures. Satidier , si je la tenais , comme je lui tortillerais son bonnet à grandes carcasses... Mais il ne faut encore rien dire , et aller jusqu'au bout. Rira bien qui rira le dernier. ( à Valere ) Mon beau garçon , ne manquez pas de venir au souper , et faites comme si vous acceptiez la main de cette mangeuse de pilliers d'église. ( à Lucile ) Et vous , mon cœur , ayez l'air de n'y pas faire attention. Quelque chose que vous voyez , n'ayez peur ni l'un ni l'autre , je vous réponds du succès. Vous verrez que je suis une bonne femme. Sortez vite par la petite porte du parloir , car j'entends monsieur le Prieur.

---

SCENE

SCENE VII.

LE PRIEUR, DOM ROLET procureur,  
madame JAVOTTE.

Madame JAVOTTE.

Vous voyez que je suis de parole , mon  
gros Prieur, je vous garantis que vous serez  
content.

LE PRIEUR.

C'est bon. Vous êtes une brave femme ;  
faites-nous le plaisir de donner un coup-  
d'œil à la cuisine , le procureur et moi ,  
nous vous en donnons la permission.

Madame JAVOTTE.

Oh ! je n'ai pas besoin qu'on me la donne,  
je la prendrai bien.

( Elle sort par la porte du couvent. )

LE PRIEUR.

Vous connaissez les aides , madame  
Javotte , n'est-ce pas ?

Madame JAVOTTE.

Il y a long-temps que je sommes ici  
comme chez nous.

F

## SCENE VIII.

LE PRIEUR et DOM ROLET  
procureur.

LE PRIEUR.

Enfin , voilà notre destruction décidée. Je l'avais prévu depuis long-temps , et je vous en avais averti. Sans doute , vous avez eu soin de mettre quelque chose de côté , pour nous faire une petite bourse. D'ailleurs , vous savez que je marie ma nièce , et qu'il faut lui donner une dot , en conséquence du mari qu'elle épouse.

DOM ROLET.

Je sais que vos intentions sont bonnes ; mais quel moyen d'amasser , tout est si cher depuis plusieurs années ?

LE PRIEUR.

C'est-à-dire , que nous devons nous attendre à ne rien avoir.

DOM ROLET.

A peine ai-je de quoi payer notre voyage à chacun , lorsque nous partirons.

LE PRIEUR.

Je n'ai plus rien à vous déguiser , dom Rolet ; je vous ai menagé jusqu'à présent , parce que j'avais besoin de temps en temps de quelque louis d'or. Vous n'osiez les refuser à votre Prieur ; mais aujourd'hui , que je n'ai plus rien à espérer , je suis bien aise de vous dire votre fait.

DOM ROLET.

Quel est-il ?

LE PRIEUR , *avec humeur.*

Je voyais tout , et je ne disais mot.

DOM ROLET.

Et encore.

LE PRIEUR.

Vous aviez soin de faire bonne chère ; sous prétexte de traiter des affaires de la maison , tandis que vous nous laissiez mourir de faim. Sans compter vos petits soupers en ville , que je n'ignore pas. Mais chut... la charité.....

DOM ROLET.

Quand cela serait , n'aurais-je pas eu raison de prendre des à-comptes sur les plai-

sirs qu'on nous ôte si inhumainement ?  
mais pour vous prouver que je ne vous ai  
point laissé mourir de faim , j'en appelle  
à dom Gourmet.

LE PRIEUR.

Beau témoignage que celui d'un moine,  
qui ne sait qu'ingérer et digérer !

---

S C E N E I X.

DOM GOURMET, DOM ROLET  
procureur, et DOM RENARD prieur.

DOM GOURMET.

Eh bien ! pourquoi perdre le temps à  
disputer , lorsqu'il faut penser au souper.  
On vous entend d'un bout du cloître à  
l'autre. Il vaudrait bien mieux parler sur  
ce ton au garçon du réfectoire qui n'en fait  
jamais qu'à sa tête.

DOM ROLET.

Vous arrivez à propos , dom Gourmet,  
pour me rendre justice contre une incul-  
pation de dom Renard.

DOM GOURMET.

De quoi s'agit-il ?

DOM ROLET.

Dom Renard prétend que je vous laisse mourir de faim.

DOM GOURMET.

C'est une grande question , et qui nous menerait trop loin. Avant de l'entamer, donnez des ordres pour qu'on mette à la broche deux superbes dindons que la fermière du prieuré de Notre-Dame des Plaisirs vient de nous apporter.

DOM ROLET.

Je vous le promets ; mais démentez dom Renard.

DOM GOURMET.

Ces dindons ont fatigués en route ; ils pressent. Il faut y faire attention.

DOM ROLET.

Je ne les oublierai point.

DOM GOURMET.

Qu'ils soient cuits à propos , et qu'on n'en perde point le jus.

DOM ROLET.

Vous serez content.

DOM GOURMET.

Voyons à présent..... Dom Renard dit que vous nous faites mourir de faim... Il est vrai que , depuis quelque temps , j'ai été obligé de faire rétrécir mes habits. (*Il regarde dom Rolet.*)

DOM ROLET.

Je me doutais bien que vous seriez de l'avis de dom Renard , parce qu'il a un repas à donner.

DOM GOURMET.

Je n'aime point les discussions ; pourvu que je boive et que je mange , tout le reste m'est indifférent.

DOM ROLET.

Voilà comme on est récompensé d'avoir toujours fait pour le mieux.

---

SCENE X.

DOM RENARD, DOM ROLET, DOM  
GOURMET, DOM SUCRÉ.

DOM SUCRÉ, *d'une voix douce et tendre ,  
tenant son breviaire sous son bras.*

Depuis un mois , monsieur le Prieur ;  
je vous demande un louis pour mes be-  
soins particuliers ; pourquoi ne me le don-  
nez-vous pas ? Je voudrais que vous vous  
expliquassiez devant monsieur le procu-  
reur.

DOM RENARD, *paraissant avoir un grand  
mouvement d'impatience.*

Que me voulez-vous donc ? Je vous l'ai  
donné le même jour que vous me l'avez  
demandé.

DOM SUCRÉ.

C'est inconcevable.

DOM RENARD.

N'est-ce pas le jour de Saint-Vincent ,  
que vous me l'avez demandé ?

DOM GOURMET.

Oui , le jour du patron des vignerons ,  
qui est grande fête au réfectoire ?

DOM ROLET.

Je m'en souviens ; c'est ce jour-là même.

DOM RENARD.

Hé bien ! aussi-tôt que vous fûtes sorti  
de chez moi , je montai à votre chambre ,  
vous n'y étiez pas ; je mis le louis d'or dans  
votre breviaire à l'office du jour. Ainsi , si  
vous avez dit votre breviaire ce jour-là ,  
ou les jours suivans , vous devez avoir trou-  
vé le louis d'or.

DOM SUCRÉ , *tout étonné , et à part.*

Cela se pourrait-il ?

DOM RENARD , *lui arrache son breviaire  
de dessous le bras , le tire du sac , et lui  
fait voir le louis d'or qui y était.*

Le voyez-vous . . . . ( *il réfléchit* ) Je suis  
convaincu à présent que vous ne dites point  
de breviaire. Il m'est donc permis de vous  
dire , que vous êtes un petit hypocrite qui  
en avez toujours imposé par votre figure  
de none , mais dont je n'ai point été dupe.

DOM

S C E N E X I.

LE CHEVALIER et MATHURINE.

LE CHEVALIER, *étant encore à terre.*

Ah!... ah!... ah!... Si mademoiselle Lucile me voyait dans cet état, comme elle aurait pitié de moi. J'ai perdu une jambe à la prise du Port-Mahon ; faut-il que je perde l'autre à une batterie de moines. Ah ! qu'est-ce qui me fera une pension pour celle-là ? ah ! ah ! ah !

MATHURINE, *ayant remis son bonnet , aide le Chevalier à se relever ; lui met sa perruque et son chapeau sur la tête , et lui donne sa béquille.*

Allons ! il n'y paroît plus ; vous avez l'air d'un jeune cadet.

LE CHEVALIER.

Mais , ma chère madame Mathurine , que va devenir la dot de mademoiselle Lucile , si le Prieur est brouillé avec le procureur , si tous les moines se battent ?

MATHURINE.

Bast ! ce n'est rien. Ils se raccommo-  
 ront le verre à la main. J'en avons vu bien  
 d'autres. Toutes les fois que je venons ici , je  
 sommes témoins de quelque nouveau va-  
 carme. Il nous tarde bien d'être fermiers de  
 la nation. J'en serions quitte à bien meilleur  
 compte ; car outre les gros pots de vin que  
 je donnons aux moines au renouvellement  
 des baux , ils mettent tout sans dessus des-  
 sous , quand ils venont chez nous. (*Elle mar-  
 che sur les titres de noblesse*) Qu'est-ce que  
 c'est que ça qui est sous nos pieds ? (*Elle  
 les ramasse et regarde*) C'est du parchemin ;  
 ça sera bon pour envelopper le tabac à  
 fumer de mon Mathurin.

LE CHEVALIER.

Badinez-vous , madame Mathurine ? ce  
 sont mes titres de noblesse qui sont tom-  
 bés de ma poche.

MATHURINE.

A quoi cela sert-il donc ?

LE CHEVALIER.

C'est de si grande conséquence , ma-

dame Mathurine , que si on mettait dans une balance mademoiselle Lucile , avec ses vingt mille livres de dot , d'un côté , et moi avec ces parchemins , de l'autre ; je ne sais qui l'emporterait de nous deux.

MADAME MATHURINE , *soulevant les parchemins.*

Mais... ça ne pèse pas une once. (*Elle prend alors le chevalier par dessous le bras*)  
Allons , allons , mon cher compagnon de malheur ! donnez-moi le bras , et voyons ce que sont devenus nos braves champions.

(*Ils sortent.*)

---

---

ACTE TROISIÈME.

( On voit sur le théâtre une table en forme de fer à cheval, autour de laquelle les quatre moines sont à droite et à gauche; LUCILE, à côté du CHEVALIER; mademoiselle BÉNIGNE est placée auprès de VALÈRE, et madame MATHURINE, auprès de dom GOURMET. )

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRIEUR, DOM GOURMET,  
DOM SUCRÉ, LE CHEVALIER,  
madame MATHURINE, mademoiselle  
BÉNIGNE, LUCILE, VALÈRE.

DOM GOURMET.

VIVE la joie, mordienne ! buvons à la santé de monsieur le Prieur.

( Tous en trinquant. )

A la santé de monsieur le Prieur.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,  
et LE SUISSE.

LE SUISSE.

Monsieur le Prieur , je viens savoir s'il faut sonner matines ?

LE PRIEUR.

Depuis le temps que vous êtes dans la maison , vous ne savez pas que , quoique nous ne disions pas matines , il est toujours d'usage de les sonner.

LE SUISSE.

Je n'y faisais pas attention.

LE PRIEUR.

Il faut bien que le public soit édifié.

LE SUISSE.

J'y vais.

( Quelques minutes après , on entend sonner  
une cloche. )

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,  
et madame JAVOTTE.

Madame JAVOTTE, *tenant des bouquets,  
saute en entrant.*

Vivent les enfans de bonne humeur !

Tous.

Ah ! voilà madame Javotte.

Madame JAVOTTE, *en s'approchant de  
Valère.*

Allons , mon biau garçon , que je vous  
fleurisse ; ( *Valère a l'air de la repousser* ).  
Parlez donc , vous faites bien le fier ; est-ce  
parce que vous avez un habit d'officier sur  
le corps ? j'en avons vu bien d'autres.

VALÈRE.

Présentez d'abord à mademoiselle Lu-  
cile.

Mademoiselle BÉNIGNE , à *Valère*.

Et moi , monsieur.

MADAME JAVOTTE.

Comment , vous faites déjà la jalouse !  
il faudra que votre mari vous corrige de  
ce vilain défaut. Tenez , en voilà un rouge.  
( *En lui donnant un bouquet* ) Ce blanc est  
pour mademoiselle Lucile. ( *Elle lui met au  
côté* ) Embrassez - moi , ma belle enfant ,  
vous êtes jolie comme un cœur ! N'est-ce  
pas , monsieur le Chevalier , c'est là du  
nanan ?

LE CHEVALIER.

Bien précieux à conserver.

MADAME JAVOTTE.

Mon gros Prieur en aura soin.

DOM GOURMET.

Vous ne buvez pas un coup avec moi ,  
madame Javotte !

MADAME JAVOTTE.

Pardonnez-moi. Vous savez que je suis  
toujours des vôtres.

DOM GOURMET.

Bon. ( *il lui verse du vin.* )

MADAME JAVOTTE.

A la santé de toute la compagnie.

*(Tous trinquant avec elle.)*

A la santé de madame Javotte.

LE PRIEUR.

Madame Javotte, asséyez-vous à côté de dom Sucré, et prenez part à notre petite fête.

MADAME JAVOTTE.

Volontiers, mon gros Prieur. *(elle cherche une chaise, et n'en trouve pas)* Il n'y a pas de chaise..... Mais pas tant de façon. *(elle prend le paquet qui est sur le banc, et s'assied dessus)* Me voilà aussi bien que sur le fauteuil du roi Dagobert.

DOM GOURMET.

Madame Javotte, voulez-vous un morceau de ce pâté?

MADAME JAVOTTE.

Pas tant, s'il vous plaît ; car je crains que, devenant trop grasse, on m'envoie avec vous chez le dégraisseur patriote.

DOM GOURMET.

Au diable le dégraisseur patriote ; il ne

faudrait plus que cela , nous ne sommes pas déjà assez pressurés.

MADAME JAVOTTE.

Passe pour dom Sucré , la graisse ne l'empêchera pas de courir ; mais il aura beau faire , il n'attrapera plus de prieuré.

DOM ROLET.

C'est bien là tout son chagrin : au reste , il en aura toujours assez. Il ne mange que des dragées.

DOM SUCRÉ.

J'espère bien que monsieur le Chevalier m'en fera manger avant l'année révolue.

LE CHEVALIER.

On a vu des choses plus impossibles.

MADAME JAVOTTE.

Ah ! bon. Dom Sucré s'en mêle aussi ; il a fait rire mademoiselle Lucile. Pour moi , je me retiens pour être la marraine avec mon gros Prieur.

DOM GOURMET.

Et moi , madame Javotte , qui suis votre ancien amoureux.

Madame JAVOTTE.

Bast , vous n'êtes plus bon à rien.

DOM GOURMET , *se lève et va vers  
madame Javotte.*

Le compliment est honnête. Pour vous en remercier , je veux vous embrasser. (*Elle résiste. Il la prend au col derrière le paquet , et , en l'embrassant , il se renverse avec elle. Madame Javotte entraîne la couverture du paquet , et les habits des gardes nationales , les chapeaux , les épées et ceinturons s'éparpillent çà et là.*)

LE PRIEUR.

Qu'est-ce que c'est donc que cette friperie-là ?

LE PROCUREUR.

C'est vraisemblablement un paquet qui appartient au district , et que l'on avait posé ici.

Madame JAVOTTE , *en se relevant prend un habit , et le met sur le dos de dom Gourmet.*

Encore , voilà ce qui s'appelle un air martial. Embrassez-moi à présent. Mais ce

n'est pas assez ; il faut quitter votre grande robe pour être tout-à-fait à la nation. (*Elle lui ôte sa robe , lui passe l'habit national , le ceinturon et l'épée , lui met un chapeau à cocarde sur son capuchon , et un fusil à la main. Tous éclatent de rire. Elle va ensuite au Prieur qui se laisse faire.*)

Mademoiselle LUCILE.

Je veux que monsieur le Chevalier prenne aussi un habit ; je vais lui aider à le passer.

LE CHEVALIER.

Quoiqu'il n'y en ait point qui vaille celui que je porte , il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Je vais habiller dom Sucré.

Madame MATHURINE.

Et moi , je me charge de dom Rolet.

(*Quand ils sont tous habillés et armés , madame Javotte prend un ceinturon et une épée.*)

Madame JAVOTTE.

C'est moi qui suis le capitaine , monsieur Valère est mon lieutenant.

V A L E R E.

L'honneur en appartient à monsieur le Chevalier, comme étant plus ancien militaire.

D O M G O U R M E T.

En attendant qu'on dispose des grades, je vais monter la garde auprès de la table, afin qu'on n'emporte rien.

MADAME J A V O T T E, *l'épée à la main, s'avance au milieu du théâtre.*

Prenez vos rangs... Attention au commandement... Portez vos armes... Ils ne remuent pas seulement... (*Aussi-tôt on frappe rudement dans les portes de la salle. Plusieurs coups de fusils se font entendre dans le dehors. Les portes s'ouvrent. Huit grenadiers, conduits par leur capitaine, arrivent sur le théâtre. Les femmes font des cris; les moines courent ça et là, ne sachant où se cacher. Dom Gourmet se réfugie sous la table.*)

---

S C E N E

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,  
LE CAPITAINE du district, et  
LES GRENADIERS.

LE CAPITAINE.

Arrêtez tout le monde. (*au vieux Chevalier*) Remettez votre épée. (*le Chevalier la remet en tremblant*) Voilà ce qui s'appelle une bonne capture d'aristocrates. Si cela continue, nous arrêterons bientôt tout le clergé. (*il les regarde tous l'un après l'autre*) Ah ! voilà le Prieur. Voilà le Procureur. (*en montrant dom Sucré*) Celui-là est sûrement un moine de contrebande.... N'importe. (*Ils tremblent tous. Les femmes pleurent.*)

UN GRENADIER, découvrant dom Gourmet sous la table.

En voici encore un, notre Capitaine. (*il le tire de dessous la table*) Pour le coup celui-là est trop gras pour le mettre à la lan-

terne , il la casserait ; mais il a une bonne tête. . . .

DOM GOURMET.

Ah ! je suis perdu ! ah ! je suis perdu. Puisqu'il faut mourir , qu'on m'apporte le reste du pâté.

LE CAPITAINE.

Qu'on serre celui-là de plus près ; car il ne perd pas la tête.

MADAME JAVOTTE, *avec mouvement.*

La fin de ça , comme il fait son embarras ce biau Capitaine d'avant-hier , et ces biaux soldats , dont les trois quarts sont toute la journée chez papa et maman , et sont nourris avec des confitures ; ne diroit-on pas qu'ils vont tout tuer ? Voyez comme ce pauvre monsieur le Prieur est tout tremblant , et ce pauvre monsieur le Procureur est aussi défait que si on avait volé la caisse du couvent. (*au Capitaine*) Parlez donc , monsieur le Rodomont ! vous avez bonne grace de traiter tout le monde d'aristocrates ; on sait bien que ceux qui portent

vos habits , ne sont pas toujours les meilleurs patriotes.

LE CAPITAINE.

Prenez garde à vous , madame Javotte ! nous ne vous épargnerons pas.

MADAME JAVOTTE.

Oh ! je n'avons pas peur ; j'avons plus de courage que vous. Tiens , parce que ces pauvres chers hommes ont voulu changer d'habits , pour prouver qu'ils étaient bons moines , et moines nationaux , il faudrait les conduire sur l'heure à la lanterne.

LE CAPITAINE, à Valère.

Monsieur Valère , je ne croyais pas vous trouver dans une pareille affaire.

VALÈRE.

Mes sentimens sont connus, j'en ai donné des preuves éclatantes.

LE CAPITAINE.

Qu'on les emmène.

LE PRIEUR, d'une voix tremblante.

Madame Javotte , défendez-nous donc ; parlez des mariages.

MADAME JAVOTTE.

Arrêtez un moment qu'on s'explique.

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous à exposer ?

MADAME JAVOTTE.

Hé bien ! faut-il tout vous dire ? ce déguisement n'est qu'un petit divertissement à l'occasion de deux mariages.

LE CAPITAINE.

Qui est-ce qui se marie ici ?

MADemoiselle BÉNIGNE.

Moi, monsieur le Capitaine, avec monsieur Valère ; et mademoiselle Lucile avec monsieur le Chevalier.

LE CAPITAINE, *les regarde les uns après les autres.*

Ce n'est pas croyable, c'est une ruse.  
(*Aux grenadiers.*) Allons-nous en.

LE PRIEUR.

Madame Javotte, de grace, expliquez-vous vous-même.

MADAME JAVOTTE, *au Prieur.*

Ils n'en croiront jamais rien... à moins que...

LE PRIEUR.

Faites comme vous l'entendrez , pourvu que vous nous tiriez de cette mauvaise affaire.

Madame JAVOTTE.

Encore deux mots , monsieur le Capitaine.

LE CAPITAINE.

Qui sont-ils ?

Madame JAVOTTE.

Excusez , monsieur le Capitaine ; mademoiselle ne se connaît pas encore en mariage. (*En montrant Lucile et Valère*) C'est cette belle enfant qui épouse ce biau garçon. (*En montrant mademoiselle Bénigne et le Chevalier*) , et c'est ce grand bonnet qui épouse cette grande béquille.

LE CAPITAINE.

Cela paraît vraisemblable..... Mais où sont les contrats ?

Mademoiselle BÉNIGNE.

Ils ne sont pas encore faits !

LE CAPITAINE.

Allons, allons, grenadiers, en avant.

LE CHEVALIER, *s'approchant de mademoiselle Bénigne, et tout tremblant.*

Marions-nous ensemble, mademoiselle ; sans cela, nous irions à la lanterne.

Mademoiselle BÉNIGNE.

Il faut bien y consentir, puisqu'on y est forcé.

Madame JAVOTTE, *à Lucile.*

Et vous, mademoiselle Lucile, acceptez-vous monsieur Valère.

LUCILE, *en pleurant.*

Il n'y a rien que je ne fasse, pour conserver la vie de mon cher oncle.

Madame JAVOTTE.

Arrêtez, monsieur le Capitaine. Je cours chercher le Notaire.

---

S C E N E V.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS,  
*excepté madame JAVOTTE.*

LE CAPITAINE.

Grenadiers, revenez.

VALERE.

Je crois , monsieur le Capitaine , qu'il est convenable de relâcher tout le monde , afin que le consentement qu'on doit donner aux contrats de mariage soit libre.

LE CAPITAINE.

Je le veux bien. ( *Dom Gourmet court se remettre à table.* )

---

S C E N E V I.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS ,  
LE NOTAIRE *suivi de son clerc* ,  
madame JAVOTTE.

LE NOTAIRE.

Bravo , monsieur le Prieur ; vous voilà

bien sous cet habit : on ne vous soupçonnera plus d'être mauvais patriote. Il s'agit de faire deux contrats de mariage ; où sont les parties contractantes ?

LE PRIEUR, *en les montrant et balbutiant.*

Les voici.

LE NOTAIRE, *après les avoir examiné, écrit.*

MADAME JAVOTTE.

Mais , monsieur le Notaire , vous ne savez pas ce qu'il faut mettre dans les contrats.

LE NOTAIRE, *en continuant d'écrire.*

Aux physionomies des personnes , nous connaissons comme doit être la teneur d'un acte.

MADAME JAVOTTE.

C'est ce qui s'appelle être bien sciencé.

LE NOTAIRE, *après avoir présenté le contrat à signer aux parties , au Prieur , au Procureur et aux autres moines du couvent,*

vent , ainsi qu'à madame Javotte et au Capitaine , il s'adresse à Valère , en lui disant , Voilà , monsieur , celle qui doit faire le bonheur de votre vie. ( *Et au Chevalier , en lui présentant mademoiselle Bénigne.* ) Voici celle qui doit être le bâton de votre vieillesse.

LE CHEVALIER , *au Notaire qui s'en va avec son clerc.*

Monsieur le Notaire , vous ne parlez pas de la dot ?

LE NOTAIRE.

La virginité , dans une fille de cinquante ans , est une bien riche dot.

MADAME JAVOTTE.

( *Au Chevalier* ) Que voulez - vous de mieux , monsieur le Chevalier ? Vous aiderez mademoiselle Bénigne à dire ses patenôtres ; il est un âge où il faut enrager , quoiqu'on en veuille. ( *à Valère* ) Et vous , monsieur Valère , vous travaillerez , avec Lucile , à faire de biaux petits neveux à monsieur le Prieur.

K

LE PRIEUR, *lentement.*

Ah ! je vois bien que ce n'est plus le temps de notre règne. On y voit trop clair aujourd'hui, nous avons tant attrapé, qu'il est bien justes que nous soyons attrapés à notre tour.

LE CAPITAINE.

Voilà ce que j'appelle *rappeler à l'ordre.*

MADAME JAVOTTE.

Consolez - vous , monsieur le Prieur , quelque chose qu'il arrive , vous ne mourrez pas de faim. La nation est bienfaisante ; elle aura soin de ses enfans de quelque couleur qu'ils soient ; ne pensons plus qu'à nous divertir. ( *au Capitaine , en lui prenant la main* ) à nous deux , monsieur le Capitaine.

*Les Grenadiers se mettent en rang sous les armes. Madame Javotte , l'épée à la main , et le Capitaine pareillement , dansent un menuet , et font des armes en dansant.*

*Après eux , Valère et Lucile , le Chevalier*

*et mademoiselle Bénigne , dansent ensemble chacun un menuet.*

*Pendant ce temps , quatre Grenadiers arrivent , revêtus des quatre robes de moines , ayant leurs bonnets sur leurs têtes , le sabre à la main , et tenant sous le bras quatre Poissardes qui ont chacune un gros bouquet ; de sorte que les quatre Grenadiers , les quatre Moines l'épée à la main , les quatre Poissardes , et les quatre autres femmes , savoir madame Javotte , Lucile , mademoiselle Bénigne et madame Mathurine , forment un ballet burlesque et bruyant , par la variété des figures et le cliquetis des armes.*

F I N.

---

De l'imprimerie de PAIN , libraire au  
Palais-Royal , N<sup>o</sup>. 145.

